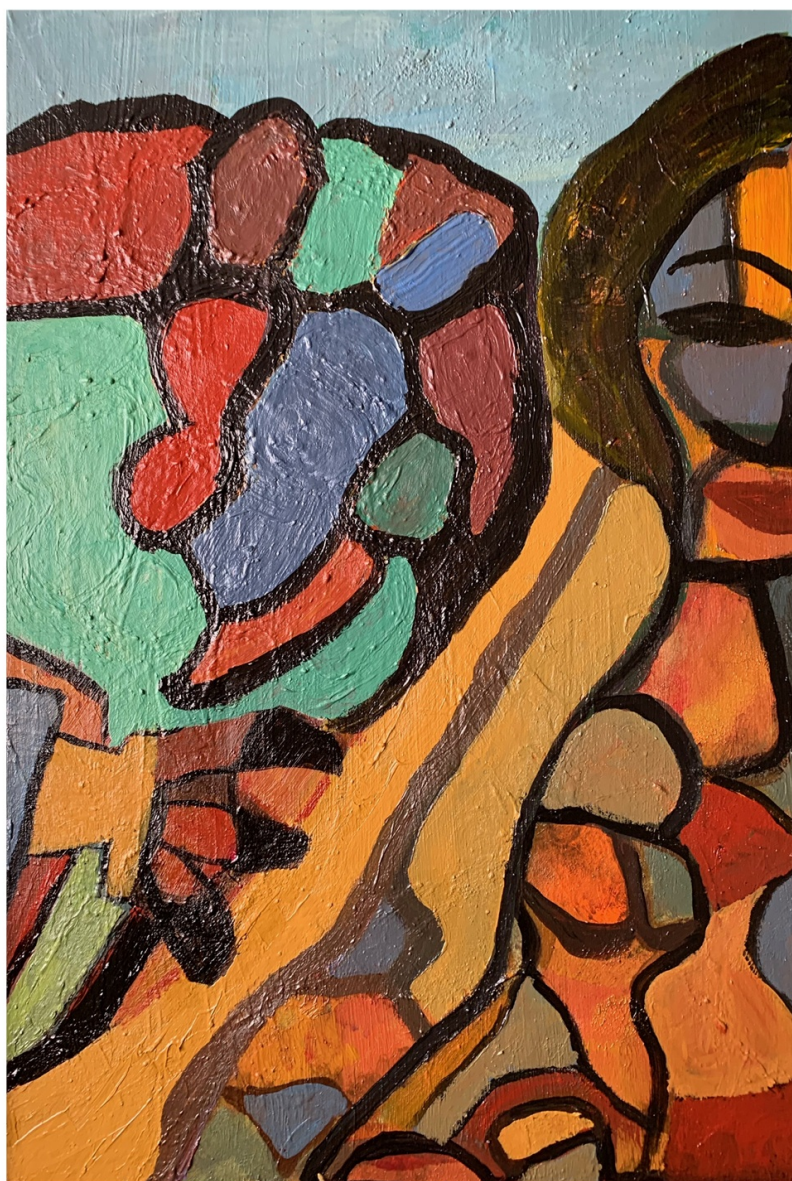


Zoé Schneider Cotte

*IL FAISAIT  
SOUVENT  
TROP FROID*



Zoé Schneider Cotte

Il faisait souvent trop froid

© Zoé Schneider Cotte, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8850-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Tim, mon fils chéri,

À Jean-Didier, mon très cher ami.

## Prologue

Tu sais, je t'ai toujours aimée.

Je sais, j'ai dit.

J'étais devant la porte, déjà en train de la quitter la chambre de la maison des soins palliatifs.

Sans me retourner j'étais sortie.

Pas un trémolo dans nos voix, pas un souffle de douceur.

La froideur, la distance, le blizzard à la place de l'amour.

Quelques heures plus tard ma mère était morte.

Elle avait été ma maman et j'en avais toujours eu peur.

# Maman

Maman, avant d'être morte, elle était déjà comme ça, froide et rigide surtout avec moi, mais avec d'autres aussi.

C'était à cause de sa froideur que la couleur de ma vie avait été le gris et bien foncé qu'il avait été le gris ! Même après, pendant une vingtaine d'années après son décès, c'était encore toujours aussi gris dans ma vie, j'avais quand même survécu à une bonne soixantaine d'années grises !

Maman, elle se tenait toute droite et si je voulais être plus précise, je dirais même qu'elle était raide ma mère et toute pointue aussi.

Ma mère elle avait été prof et pour corriger ses copies, elle avait toujours utilisé des « BIC à pointe fine ». Pas comme moi. Moi, c'était la gourmandise généreuse des stylos à grosse bille ronde que j'avais toujours préférée.

En ce qui concernait mon avenir professionnel, nous n'avions jamais été d'accord non plus.

Ma mère souhaitait que je devienne fonctionnaire, ainsi pensait-elle, j'aurais profité d'une vie bien réglée et sans surprise et d'un salaire fixe, en vain, parce que moi j'avais préféré devenir intermittente du spectacle.

J'avais choisi d'être une artiste, ça l'avait énormément déçue ma mère mais tant pis, c'était comme ça.

Mes parents, peut-être par précaution ou à la suite d'une mauvaise expérience, je ne sais pas, mais en tous cas ils n'avaient fait qu'un seul enfant.

Et c'était moi, qu'ils avaient eue. J'avais été une enfant unique mais compliquée à élever, une enfant rigolote mais trop fantasque et trop imaginative, déjà dès le début.

Ils avaient pourtant bien été obligés de me supporter, ça n'avait pas été facile parce qu'en plus, voyez-vous ça, j'avais eu des besoins, des envies, des

exigences même, j'aurais souhaité qu'ils m'aiment par exemple !

Sauf que eux, mes parents, ils n'étaient pas très doués pour la communication et ils n'avaient pas su utiliser le vocabulaire adéquat pour les exprimer leurs sentiments.

L'expression « je t'aime » elle ne leur a jamais été familière, cette expression, en fait, ils ne la connaissaient même pas.

Du coup, un doute planait et moi, n'ayant jamais remarqué de tendresse particulière à mon égard, je n'avais pas su quoi penser, alors dans le doute justement, je m'étais persuadée qu'ils ne m'aimaient pas.

Aujourd'hui, j'ai plus de soixante ans et je commence tout juste à comprendre qu'ils avaient été simplement mauvais mes parents, techniquement inadaptés, même pas capables de dire des choses élémentaires comme « je t'aime » !

C'est dommage ce temps perdu, c'est trop tard maintenant.

## La maison sombre

Mon souvenir le plus ancien c'était une image, l'image couleur sépia d'une voiture qui s'éloignait sur une vieille route de campagne et qui emportait mes parents vers « je ne sais pas où », là-bas, plus loin, ailleurs et sans moi.

Ils étaient partis mes parents et ils m'avaient laissée toute seule dans une maison sombre où des gens m'aimeraient plus tard, éventuellement, peut-être.

Ce n'était pas sûr.

Au bout de plusieurs jours passés chez eux, j'avais compris qui ils étaient ces gens.

Ceux qui avaient des cheveux blancs, c'était ma mémé et mon pépé, ils étaient très vieux. Et l'autre, le grand avec des cheveux blonds lui, c'était leur fils, il était mon tonton et mon parrain aussi en même temps.

À eux trois, ils formaient un petit groupe, une sorte de famille qui avait pris ses habitudes ici depuis plusieurs générations, dans cette vieille maison sombre. Ils semblaient heureux de vivre dans cette vieille ferme, tout à fait à l'aise et pas gênés du tout par le climat de ce pays trop froid.

Je le comprendrais ça plus tard en grandissant, qu'ils étaient satisfaits à l'idée de passer leur vie entière ici, une vie immobile, longue et triste, ça les rassurait de savoir que rien ne changerait jamais, que leur vie resterait toujours la même et que le futur serait la réplique exacte du passé qu'ils avaient déjà connu.

Ils n'avaient aucune raison de s'inquiéter. De toutes façons ils étaient comme tout le monde, ils le savaient bien que ça finirait mal parce que la vie est mortelle.

Ici à la ferme moi, je suis la petite nouvelle, je ne suis pas à ma place, je suis une étrangère, je suis une pièce rapportée en somme.

Pourquoi est-ce que je suis ici ? Je ne le sais pas encore au début et je ne comprends pas non plus pourquoi ma maman et mon papa sont repartis ensemble dans leur voiture en me laissant ici toute seule. Comme si j'avais été oubliée ou comme si j'avais fait quelque chose de mal ? Mais quoi ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

Si j'avais su qu'ils reviendraient un jour mes parents, je les aurais attendus avec beaucoup plus de calme et de patience et sans avoir peur, mais justement je l'ignorais et je craignais d'avoir été abandonnée et de ne jamais pouvoir les revoir. Quelques mots simples accompagnés de quelques promesses même mensongères m'auraient pourtant évité bien des angoisses.

Mais voilà, maman, elle ne m'avait rien expliqué et papa lui non plus.

Ils n'avaient rien dit. Ils étaient juste partis.

Je l'apprendrais plus tard qu'ils étaient comme tous les autres dans la famille, qu'ils étaient muets, mais ça ce serait bien trop tard que je l'apprendrais, je serais déjà trop vieille pour pleurer et les autres seraient déjà tous morts depuis longtemps et enterrés.

Le truc c'est qu'ils n'arrivaient jamais à trouver les mots qu'il faut pour s'exprimer et pour parler de leurs sentiments. Dans la famille, ils étaient du genre « qui aime bien, châtie bien », et s'ils ressentaient quelque chose, ils préféraient le taire, le cacher ou gueuler. Gueuler, ça ils savaient faire.

Certainement qu'ils avaient essayé une autre technique mais ça n'avait pas marché alors ils avaient continué à gueuler.

Maman, elle n'avait pas souhaité ma naissance et peut être mon père non plus, en tous cas ils s'étaient très vite débarrassés de moi en me déposant à la ferme des grands parents, comme un paquet en consigne et là-bas, mon arrivée soudaine imposée aux vieux, elle n'avait pas non plus provoqué d'enthousiasme.

J'avais dû apprendre à vivre chez mes grands-parents, comme une grande, dans la maison sombre et dans l'indifférence générale, en solitaire, sans aucune tendresse et sans chaleur, avec la pluie, le froid et le danger dehors. Une vraie vie de chien !

Et d'ailleurs le chien, le vrai, celui qui passait son temps devant la maison à surveiller une arrivée d'ennemis potentiels, il me le faisait bien comprendre lui, que je n'étais pas d'ici moi et que je ferais mieux de dégager et de m'éloigner de son territoire. Il était gros, sale et noir et j'en avais très peur du chien.

La cour mouillée qu'il fallait traverser pour rentrer à la maison se mettre au chaud, elle m'effrayait beaucoup elle aussi cette cour. Pourtant, j'étais bien obligée de la traverser et chaussée de petits souliers vernis, j'avais pas l'air malin moi, là-bas dans cette campagne où il faisait si souvent froid et si mouillé.

Mes parents, un peu négligemment, un peu bêtement aussi, qu'on pourrait dire, ils m'avaient laissée à la campagne comme ça avec une valise pleine de vêtements de petite fille citadine et ils avaient complètement oublié d'y fourrer des vêtements épais pour l'hiver et je m'en souviens bien d'avoir eu froid et d'avoir constamment eu les pieds gelés là-bas, à la campagne !

Cette cour, qui me paraissait immense à l'époque parce que j'étais petite moi, un an, un an et demi seulement, et bien cette cour, j'avais très peur de la traverser. Je me rappelle qu'il y avait plein de gros trucs puants dans la cour de devant et qu'il y avait des cacas de tout, de poules, de pintades, de chiens, de chats et qu'il fallait toujours prendre garde à ne pas marcher dedans sinon ça éclatait en faisant des bulles et que ça glissait, et que ça dérapait et que c'était dégoûtant ! En plus il y avait des gros cochons sales eux aussi qui m'observaient en rigolant grassement et méchamment depuis leur enclos. Ils avaient l'air de se marrer parce que j'étais terrorisée ! Imbéciles de cochons !

Moi, il fallait que je fasse semblant de ne pas les avoir vus se moquer de moi, il fallait que je les ignore, que je les laisse croire qu'ils ne me faisaient pas peur ! C'était comme un parcours du combattant la traversée de cette maudite cour. Et il ne fallait surtout pas courir devant le chien parce que sinon les autres, les adultes, ils rigoleraient de me voir effrayée et se moqueraient bêtement de moi.

Quelle bande d'idiots ! J'étais froussarde et alors ? Évidemment que je le savais !

Et j'avais tellement honte !

Pourquoi ne venaient-ils pas m'aider et me protéger au lieu de rigoler ?

« Je ne vous aime pas, je vous déteste et je veux partir ! » que je pensais.